

---

**Claudine HÉRODY-PIERRE, Robert Schnerb. *Un historien dans le siècle (1900-1962). Une vie autour d'une thèse***

Paris, L'Harmattan, 2011

Annie Duprat

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13114>

DOI : 10.4000/ahrf.13114

ISSN : 1952-403X

**Éditeur :**

Armand Colin, Société des études robespierristes

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 231-235

ISBN : 978-2-200-9083-2790-8

ISSN : 0003-4436

**Référence électronique**

Annie Duprat, « Claudine HÉRODY-PIERRE, Robert Schnerb. *Un historien dans le siècle (1900-1962). Une vie autour d'une thèse* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 375 | janvier-mars 2014, mis en ligne le 08 juillet 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13114> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13114>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Claudine HÉRODY-PIERRE, Robert Schnerb. *Un historien dans le siècle (1900-1962). Une vie autour d'une thèse*

Paris, L'Harmattan, 2011

Annie Duprat

---

## RÉFÉRENCE

Claudine HÉRODY-PIERRE, Robert SCHNERB. *Un historien dans le siècle (1900-1962). Une vie autour d'une thèse*. Paris, L'Harmattan, 2011, 294 p., ISBN 978-2-296-55533-4, 28 €

- 1 Le sous-titre de l'ouvrage en dit bien le projet : « Une vie autour d'une thèse ». Effectivement, Robert Schnerb avait préparé sous la direction d'Albert Mathiez une thèse portant sur *Les contributions directes à l'époque de la Révolution dans le département du Puy-de-Dôme*, sujet ardu autant que neuf. Les relations entre le doctorant et son directeur de recherches n'ont pas été faciles, c'est le moins que l'on puisse dire, étant donné le caractère impétueux de Mathiez et le souci de Schnerb de défendre ses points de vue. Travailleur opiniâtre et déterminé, Schnerb dépouille avec constance les très riches archives départementales du Puy-de-Dôme. Mais il ne dispose pour ce faire d'aucun modèle car le sujet est neuf et les connaissances des historiens de l'époque en matière de fiscalité sont encore embryonnaires (si tant est qu'elles soient mieux développées de nos jours). Agrégé en 1923, Schnerb occupe plusieurs postes dans l'enseignement secondaire, au lycée Blaise Pascal à Clermont bien sûr mais aussi au lycée Lakanal à Sceaux ce qui lui permet de fréquenter davantage la Sorbonne. Chargé de cours dans diverses universités, « petite main » pour les *Annales révolutionnaires*, revue de la *Société des Études robespierristes*, ancêtre des *Annales historiques de la Révolution Française*, il compile toutes les références bibliographiques concernant l'histoire économique et sociale des deux siècles antérieurs. Car, si la carrière de Robert Schnerb n'a pas pu s'épanouir au sein de l'enseignement supérieur, pour toutes sortes de raisons

très bien explicitées dans l'ouvrage et sur lesquelles nous reviendrons, son œuvre en histoire économique a été considérable, même si elle est demeurée méconnue. Étudiante à la fin des années 1960, à une époque où il y avait moins de livres qu'aujourd'hui, j'ai beaucoup utilisé le tome VI de l'*Histoire générale des civilisations* écrit par Robert Schnerb et consacré aux années 1815-1914. Ignorante alors des arcanes universitaires, des réseaux relationnels empreints davantage de jalousies et de mesquineries que du sens de la recherche fondamentale, je n'avais pas imaginé que l'auteur ne fût point professeur des Universités ! Cette non-reconnaissance institutionnelle a été pour lui, et pour sa famille, une blessure profonde. Le livre de Claudine Hérody-Pierre, fondé sur des archives familiales nombreuses et diverses dont la liste est scrupuleusement donnée p. 275 et sur les deux ouvrages rédigés par son épouse Marguerite : *Robert Schnerb*, Éditions Volcans, Clermont-Ferrand, 1964 et *Mémoires pour les deux*, Llauro, 1973. Petite-fille de Robert Schnerb, l'auteure, historienne elle-même, est spécialiste de l'immigration dans les Ardennes entre les deux guerres. Sa formation universitaire, comme son histoire familiale, place la question identitaire dans quelques-unes des interrogations de son livre. En effet, le cœur de la question est de savoir pourquoi, alors qu'on lui a fait miroiter un poste dans l'enseignement supérieur, que ses collègues ont su lui donner des missions de recherche importantes (comme la réédition scientifique de l'œuvre d'Henri Sée, qui lui a pris un temps de recherche bibliographique immense alors que son nom a été à peine mentionné), il n'a jamais pu obtenir de poste. Marguerite Schnerb était tentée d'y voir la conséquence de l'antisémitisme de la France d'avant-guerre, soupçon que des propos de divers collègues pouvaient accréditer (sur le mode : « ce n'est pas contre vous, vous voyez, mais il y a trop de Juifs en ce moment à l'Université »).

- 2 Dans ce livre foisonnant de références, on voit plusieurs des très grands noms des historiens du passé vivre, travailler, échanger des acquis et des projets de recherche. Ils viennent de tous les horizons politiques : Lucien Febvre et Gaston Zeller, Philippe Sagnac et Georges Lefebvre, Albert Mathiez et Edmond Préclin, pour ne citer que quelques noms, dans le désordre. Le système universitaire était très différent de ce qu'il est devenu puisqu'on postulait à l'inscription sur une liste d'aptitude et, qu'ensuite, on devait faire le tour des « personnalités » capables de pousser en avant votre dossier. Enfin, on pouvait solliciter un poste (une chaire) en province pour un début de carrière, ce qui n'était pas le cas pour une chaire en Sorbonne. Tout se passe dans une ambiance cardinalice, entre visites de protocole et correspondances policées, sans oublier les coups de poignard dans le dos. Aux questions posées par Schnerb sur « à quel poste puis-je me présenter », on lui répondra soit poliment soit de façon plus raide. En 1937, le courrier du doyen de Lyon, Kleinklausz, un professeur qui l'avait préparé à l'agrégation, mérite d'être cité *in-extenso* pour comprendre que la complexité du jeu de dominos, peut-être plus hypocrite encore que ce qui se passe de nos jours :
- 3 « Quant à Lyon, on dit que Fugier demandera son transfert qui sera de droit. Ce serait donc Poitiers qui deviendrait libre. Latreille ne manquera pas de poser sa candidature à moins qu'il ne préfère Bordeaux comme c'est probable. Renaudet en effet viendra remplacer Pagès. Si Fugier gagne Bordeaux, vous pourriez essayer Poitiers. La question reste de savoir si la faculté de Bordeaux maintiendra l'histoire moderne comme chaire ; c'est problématique. Je comprends d'ailleurs que dans votre situation de famille vous hésitez à quitter Clermont. »

- 4 Il faut noter que la famille Schnerb, qui avait déjà déménagé à maintes reprises, ne faisait pas de son maintien à Clermont une condition *sine qua non* dans sa quête de poste ! Finalement, un poste se libère à Bordeaux. Il fait partie de la liste des favoris – mais avec sept autres – et, les collègues de Bordeaux ayant évoqué leur préférence pour un sujet de recherches plus diversifié que la Révolution française, Gaston Martin, auteur d'une thèse sur *Nantes au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'ère des négriers (1714-1774)*, est choisi ; mais, précise Claudine Hérody-Pierre, ses accointances avec le ministre Jean Zay ont pu jouer. Elle mentionne d'ailleurs en note qu'il sera député radical du Lot entre 1932 et 1936...
- 5 Schnerb a-t-il été victime de son manque d'entregent ? L'auteure insiste sur l'identité provinciale, alsacienne, de Robert Schnerb, consciencieux et travailleur, mais pas mondain. A-t-il été victime de sa judéité ? À la lecture de témoignages présentés ici, on ne saurait récuser cette explication. A-t-il été victime d'un rapport de thèse pas très louangeur (litote) ? Arrêtons-nous un instant sur cet aspect du livre. Ayant approché Mathiez à la faculté des Lettres de Dijon en 1920 durant ses études d'Histoire, il avait été frappé par la vigueur de la pensée et de l'enseignement de l'ancien élève d'Aulard. Il prépare sous sa direction un mémoire portant sur la mission de Bernard de Saintes dans le département de la Côte d'Or. Accompagné de plusieurs autres travaux de recherche – dont un en géographie – ce mémoire doit être soutenu devant un jury de quatre personnes. Robert Schnerb a consigné par écrit cette séance tumultueuse qui s'est déroulée le 23 juin 1921 (p. 42 et sq.) en raison du caractère enflammé d'Albert Mathiez qui, après avoir salué l'ampleur des dépouillements, en mentionne tous les manques et fait de nombreux reproches, parfois excessifs à son élève. Les autres membres du jury, sans doute pour ne pas être en reste, font aussi des reproches à l'impétrant qui sort épuisé de la séance. Il a aussi entrepris, en plus de ses études de licence et de la préparation de l'agrégation, de faire un recensement de toute la bibliographie des études portant sur le XX<sup>e</sup> siècle. Travail de Romain s'il en est, même si ce siècle ne comptait qu'une vingtaine d'années ! Après avoir réussi l'agrégation en 1923, il fait son service militaire au service de la Météorologie. Affecté à Saverne, il en profite pour fréquenter les archives départementales et produire plusieurs articles pour *La Revue d'Alsace* et se rapproche pourtant de Mathiez. Une fascination intellectuelle, mais également la fidélité à celui qui lui avait proposé de faire une thèse sur « la Terreur dans le département de la Côte-d'Or », peuvent expliquer ce choix qui va le conduire à suivre son maître à Paris à partir de 1926 (mais Robert Schnerb est toujours professeur au lycée de Clermont). Les années suivantes le montrent, travailleur acharné, rendant beaucoup de services à la revue *Annales révolutionnaires* et, en collaboration avec Georges Lefebvre désormais professeur à la Faculté des Lettres de Clermont, initiateur du croisement des travaux statistiques sur les prix, les revenus et la fiscalité avec une histoire sociale balbutiante. Jeune père de famille, Robert Schnerb souhaite avec toujours autant de force un poste à l'Université. Il demande de l'aide à Mathiez qui lui promet un appui tout en l'enjoignant de soutenir rapidement. Les rapports entre le maître, qui corrige rageusement le travail de son disciple, et le doctorant ne cessent d'être tendus, à lire du moins le présent ouvrage. La thèse est quasiment achevée lorsque Mathiez meurt brutalement le 25 février 1932. Placé sous la direction de Philippe Sagnac, titulaire de la chaire d'Histoire de la Révolution française à la Sorbonne, Schnerb arrive à soutenance le 30 juin 1933. Le jury est composé de Henri Hauser, qui en assurera la présidence, de Marcel Marion, de Charles Pouthas et Camille Bloch, pour la thèse secondaire, qui n'obtiendra qu'une médiocre mention

« honorable ». Les questions posées par Hauser ou Marion durant la soutenance de la thèse principale sont très agressives, laissent peser le doute sur l'originalité du travail de Schnerb. En effet, on lui fait remarquer que « son maître » avait déjà publié une « Histoire de la Révolution française » en trois volumes (p. 60) et que, en conséquence, tout avait été dit. Tout ou presque est passé au crible de leurs critiques acérées et, à l'exception notable de l'avis de Philippe Sagnac, le rapport de thèse, qui poursuivra Schnerb toute sa vie, n'est pas élogieux. Il obtient encore une simple mention « honorable ».

- 6 Ce livre, rédigé par sa petite-fille à partir de documents familiaux, nous place d'entrée de jeu dans une position affective. Connaissant par d'autres sources le tempérament « volcanique » de Mathiez, on n'est pas surpris de lire les relations difficiles entre ce dernier et son doctorant. Mais ce jury de substitution composé post-mortem aurait-il fait peser sur le jeune thésard toute la grogne accumulée contre le flamboyant patron ? En d'autres termes, l'élève aurait-il payé pour le maître ? Seul Philippe Sagnac ne joint pas sa voix au concert de reproches acrimonieux. Supérieur hiérarchique de Mathiez à la Sorbonne, il n'a pas eu, institutionnellement parlant, à souffrir du caractère de son collègue. Contre Hauser, Marion et Pouthas, Sagnac avait plaidé, sans succès, en faveur de la mention « très honorable ». D'après le témoignage de Nathan Wachtel, recueilli en 2009, les critiques n'ont porté que sur des détails et jamais sur le fond de la thèse, ce qui laissera toujours peser un doute sur le bien fondé de ces critiques ; toujours est-il que l'avenir de la carrière de Robert Schnerb a été dès lors gravement obéré.
- 7 À la fin des années 1930, Schnerb s'engage dans la voie d'un militantisme de gauche antifasciste avec l'aide de sa femme. Il enseigne alors en région parisienne, puis retourne à Clermont alors que la guerre éclate. Il ne cesse d'espérer un poste à l'Université et s'en ouvre auprès des nombreuses relations influentes – du moins le croit-il – qu'il a pu se faire. On notera la remarque peu encourageante de Louis Jacob dans une correspondance datant de 1937 : « Vous semblez encore, mon cher ami, croire à toute cette fumisterie de l'enseignement supérieur » ! À cause du statut des Juifs imposé par le gouvernement de Vichy, les époux Schnerb perdent leurs postes, et, chargés d'une famille de trois enfants, sont obligés de se replier à la campagne, de cultiver un potager pour vivre en quasi-autarcie car la pension qui leur est allouée est maigre. La famille vit alors chichement jusqu'à la Libération. Mais les lendemains ne chanteront pas : la liste des membres de la famille victimes de la guerre ou de la déportation est très longue (p. 155 et suiv.). Sur un autre plan, les déboires universitaires de Robert Schnerb continuent et, s'il est affecté au lycée Lakanal à Sceaux à la rentrée 1944, il choisit de retourner à Clermont. Ne pouvant pas obtenir de poste à la faculté des Lettres, il enseigne à celle de Droit : l'auteur donne beaucoup de détails sur les péripéties de ces nominations/non nominations sur lesquelles nous ne pouvons pas entrer ici. Pourtant, à nouveau professeur de classes préparatoires, Schnerb est en butte avec ses collègues, Jacques Droz en particulier. En racontant cette histoire, Claudine Hérody-Pierre reconnaît avoir suivi la lecture des livres de Marguerite Schnerb et donc « le roman familial »... Robert Schnerb abandonne ses fonctions à l'Université en 1958 en meurt le 30 octobre 1962. Jusqu'au bout, Robert Schnerb aura continué ses recherches et ses publications, en particulier pour la revue *L'Information historique* mais aussi une somme sur *Rouher et le second Empire*, publiée chez Armand Colin en 1949 [voir les pages 181-210]. Les dernières pages du livre (211-257) reviennent sur l'homme Schnerb, l'historien, le Juif, celui qui n'a pas pu être reconnu

par l'institution universitaire. Du moins le croyait-il. Ses œuvres sont là, et nombre des personnes qui apparaissent dans ce livre ont été oubliées.

- 8 Livre de mémoire familiale et affective, ce livre est aussi une mine de renseignements sur le monde des historiens entre 1920 et 1960. Il est assorti d'une série d'annexes, bibliographies et repères chronologiques tout à fait instructives.